



- Pour Charlie 3 -

Le retour du blasphème

par Jacques-Alain Miller

On dit : « Ce sont des barbares. » Sans doute. Cependant, ce terrorisme-là n'est point aveugle, il a les yeux ouverts, il est ciblé. Il n'est pas non plus muet. Il crie : « *On a vengé le prophète Mohammed !* »

On imaginait à la fin du siècle dernier que des notions comme le blasphème, le sacrilège, la profanation n'étaient que des vestiges du temps passé. Il n'en est rien. On doit constater que l'âge de la science n'a pas fait s'évanouir le sens du sacré ; que le sacré n'est pas un archaïsme. Sans doute n'est-il rien de réel. C'est un fait de discours, une fiction, mais celle qui fait tenir ensemble les signes d'une communauté, la clé de voûte de son ordre symbolique. Le sacré exige révérence et respect. Faute de quoi c'est le chaos. Alors Socrate est invité à boire la cigüe. Nulle part, jamais, depuis qu'il y a des hommes et qui parlent, il n'a été licite de tout dire.

Sauf en psychanalyse, expérience très spéciale, explosive, qui n'en est qu'à ses débuts. Sauf aux États-Unis, mais la liberté de parole garantie par la Constitution s'y trouve bornée par un sentiment bien particulier de la décence. C'est ainsi que la grande majorité de la presse s'abstient de reproduire les caricatures de Mahomet, par égard pour la « grande souffrance » des musulmans. Même principe pour le « politiquement correct ». L'affect douloureux signale que la libido est ici en jeu. Si le sacré n'est pas réel, la jouissance qui s'y condense, elle, l'est. Le sacré mobilise extases et fureurs. On tue et on meurt pour lui. Un

psychanalyste sait à quoi on s'expose quand on chatouille chez autrui « l'impossible-à-supporter » (Lacan). C'est pourquoi Baudelaire cite Bossuet, « Le Sage ne rit qu'en tremblant », et assigne au comique une origine diabolique. Or, quel fut le principal opérateur des Lumières, sinon le rire ? Maistre parle du « rictus » de Voltaire, Musset de son « hideux sourire ». Les doctrines de la tradition ne furent pas réfutées, note Leo Strauss, mais chassées par le rire.

Charlie Hebdo était parmi nous comme la butte-témoin de cette dérision fondatrice. Cabu, Charb, Tignous, Wolinski n'étaient pas promis à voisiner avec le chevalier de La Barre. Depuis 1825, personne n'a jamais tenté chez nous de restaurer une loi sur le blasphème. Comment en sont-ils venus à périr en martyrs de la liberté de la presse ? C'est que des univers de discours jadis séparés et étanches, désormais communiquent. Ils sont même imbriqués, alors que le sacré de l'un et le « rien de sacré » de l'autre sont aux antipodes. Sauf à rembobiner le film des temps modernes en déportant partout les allogènes, la question – question de vie ou de mort – sera de savoir si le goût du rire, le droit de ridiculiser, l'irrespect iconoclaste sont aussi essentiels à notre mode de jouir que l'est la soumission à l'Un dans la tradition islamique.

Quant au débat juridique, il est complexe, et travaille maintenant l'ensemble des démocraties occidentales (voir à ce sujet la somme publiée il y a trois mois par l'Université de Californie, *Profane : Sacrilegious Expression in a Multicultural World*). Tous les ans depuis 1999, on négocie à l'ONU sur le sujet, à l'initiative de l'Organisation de la Coopération islamique. En Allemagne, en Autriche, en Irlande, des lois proscrivent les atteintes au sacré. Le Royaume-Uni a attendu 2008 pour cesser de protéger l'Église anglicane du blasphème. La France se distingue par la rigueur de sa doctrine laïque. Pour combien de temps encore ? Cela n'est pas écrit. *Hé, la France ! Ton café fout le camp. Que veux-tu le plus vraiment ? Conflit ou compromis ?*

Écrit le jeudi 8 janvier 2015; envoyé à la rédaction du Point à 11h00.

J.-A. Miller a annoncé la parution de son article par un tweet. Le voici.

[@jamplus](https://twitter.com/jamplus)

"LE RETOUR DU BLASPHEME" : ma contribution au numéro extraordinaire du Point, paru ce samedi. L'ensemble du n° vaut la peine, à mon avis.

Voltaire

L'Affaire du chevalier
de La Barre



Avec Freud et Lacan, nous sommes CHARLIE

par Clotilde Leguil

Comme le disait Charb, « c'est l'éclat de rire qui décide ». Qui décide quoi ? Qui décide si le dessin est bon, mais aussi si le message passe, s'il a trouvé un sens par-delà la censure, par-delà les discours bétonnés et sclérosants, par-delà la peur de dire et de penser. Comme le fait l'inconscient, le dessinateur montre avec des images le non-dit du discours que l'ordre courant tient sur lui-même. Le dessin de caricature, comme l'inconscient avec ses rêves, ses lapsus et ses actes manqués, nous réveille, nous dérange, nous réchauffe en produisant un éclat de rire.

Jeudi 8 janvier 2015, pas une seule séance d'analyse à Paris qui ne commence par évoquer ce qui s'est produit la veille. Nous venons de perdre Cabu, Wolinski, Charb, Tignous, Honoré et les autres. D'un seul coup. Tous ensemble. En quelques minutes. Nous sommes sous le choc, que nous les connaissions de près ou de loin, que nous soyons jeunes ou vieux, hommes ou femmes, bourges ou beaufs, bobos de Paris ou prolos. Car avec eux, nous n'avons pas seulement perdu des dessinateurs, des journalistes, des satiristes, des figures de la presse parisienne, nous avons perdu une puissance de parole et d'interprétation qui incarne aussi l'esprit d'une époque. Parce que l'intégrisme a visé à travers eux non seulement la liberté d'expression, mais l'art de l'interprétation. Parce que dessiner, représenter, montrer, c'est interpréter. Si ce crime nous atteint, nous, analysants et analystes, c'est qu'il vise l'acte même de l'interprétation. Il dit : « vous n'avez pas le droit d'interpréter ». Or l'interprétation, c'est l'élan vital du langage, le souffle de la parole, la puissance du symbolique. Notre engagement du côté du droit à la parole en tant qu'elle nous fait être, fait que nous aussi, analysants et analystes, avec Freud et avec Lacan, nous sommes CHARLIE.



Dessin adressé à LQ par Hector, 12 ans

Il se trouve que le café où Cabu se rendait, avec ses confrères du *Canard Enchaîné*, est aussi celui où je me rends depuis longtemps, après avoir déposé les enfants à l'école et avant de sauter dans le métro. Il se trouve que j'aimais bien les voir se réunir, comme une bande de copains qui mangeaient des croissants en buvant leur café, conversant sur l'actualité. Je me disais qu'ils avaient de la chance, d'être ensemble et de partager ainsi cette passion d'ouvrir les yeux des citoyens, à travers leurs textes et leurs dessins. Cabu était le seul que je reconnaissais, pour l'avoir vu depuis mon enfance. La journée parisienne commençait ainsi une ou deux fois par semaine, par ce moment au café où j'avais le sentiment de recueillir un peu de leur énergie et de leur esprit critique, en étant dans le même café qu'eux. Jeudi matin, la table à laquelle ils avaient l'habitude de s'asseoir était vide. La place de Cabu aussi.

Qui est Charlie ?

par Nathalie Jaudel



Chapeau de la newsletter électronique de Charlie Hebdo datée du 11 novembre 2014

« *Dead, he might even be given the respect due to a free-speech martyr.* »
S. Rushdie, *Joseph Anton, a memoir* (1)

SCANDALE! ALLAH A CRÉÉ
HOUELLEBECQ À SON
IMAGE!



« Je suis Charlie ». Une heure après l'attentat, le slogan s'est répandu comme une traînée de poudre sur les réseaux sociaux.

La veille, comme chaque semaine, j'avais reçu la newsletter électronique de *Charlie Hebdo*. Y figurait, parmi les couvertures auxquelles nous avons échappé cette semaine, une caricature de Michel Houellebecq, du crayon de Charb, accompagnée de cette légende : « Scandale ! Allah a créé Michel Houellebecq à son image ! ». J'avais souri et m'étais dit, en passant : « Quel culot ils ont ! ».

La lettre hebdomadaire du magazine satirique venait après bien d'autres que j'avais regardées d'un œil distrait, notamment toutes celles que j'ai fait glisser dans la corbeille de mon application de messagerie, et dont le bandeau m'informait que le journal était en danger, que sa viabilité était menacée, sollicitant une aide... que je ne lui ai pas donnée.

Alors, par-delà même la question de l'énonciation à laquelle les psychanalystes sont si attentifs, il m'est difficile aujourd'hui de dire, en tant que citoyenne, « Je suis Charlie ». Parce que je ne l'achetais pas. Parce que je ne le lisais pas, me contentant de survoler chaque semaine la lettre électronique en me réjouissant de l'inflexible impertinence de ses dessinateurs. Parce que lorsque *Charlie Hebdo* m'a demandé mon soutien, je n'ai pas répondu. Il me semblerait dès lors assez paradoxal de m'identifier aux douze collaborateurs assassinés, alors même que j'étais prête, par négligence, à laisser disparaître, sans lever le petit doigt, cela même pour quoi ils sont morts.

Mais il y a, dans le monde, aujourd'hui, un homme qui, lui, a le droit de dire : « Je suis Charlie ». Cet homme, c'est Salman Rushdie.

Le 14 février 1989, l'homme dont son père disait qu'il avait fait fuir les Anglais, puisqu'il était né à Bombay huit jours avant l'indépendance de l'Inde, est avisé du fait que l'Ayatollah Khomeini a informé le « fier peuple musulman » de la condamnation à mort de l'auteur — *dixit* — des *versets sataniques* (et non pas du roman *Les Versets Sataniques*), ainsi que de ceux impliqués en connaissance de cause dans la publication. Il est demandé à tout musulman d'exécuter la sentence où qu'il soit. Bientôt, une récompense d'un million de dollars est offerte à qui aura la peau de l'apostat, coupable de s'être interrogé sur « Comment le nouveau entre dans le monde ? » et d'avoir créé un Mahomet de fiction, sous les espèces d'un homme de son temps, qui, après avoir flirté avec le compromis, le rejeta pour forger une idée inflexible qui, en retour, fléchirait le monde à sa volonté.

A la question de savoir quelle est sa réaction à la *fatwa*, celui dont sa famille changea son nom en hommage au théologien et philosophe hispano-arabe du XII^e siècle Abu Walid Muḥammad Ibn Aḥmad Ibn Rushd — plus connu en France sous le nom d'Averroès — répond : « Je regrette de ne pas avoir fait un livre plus critique. »

Le livre, jugé blasphématoire, est d'abord interdit en Inde, puis en Arabie Saoudite et en Afrique du Sud. Rushdie est déclaré *persona non grata* en Inde et sur la plupart des lignes aériennes du monde et ne pourra quitter le sol britannique pour la première fois que trois ans plus tard : les États-Unis furent les premiers à l'accueillir. Pendant que, sous une fausse identité, il change de résidence toutes les quelques semaines, escorté par les policiers de l'opération Malachite qui assureront sa protection pendant dix ans, les manifestations à son encontre se multiplient, accompagnées de lettres et d'appels téléphoniques de menaces, d'alertes à la bombe. À Bradford, on crucifie le livre avant de le brûler. Des bombes incendiaires sont déposées dans des librairies, des bibliothèques. Des imprimeurs refusent d'imprimer *Les versets sataniques* ; des libraires de le vendre ; *Publisher's weekly* invite Rushdie à renoncer à une parution en poche. On manifeste contre lui au Pakistan, au Cachemire, aux États-Unis. On arbore des pancartes qui disent : « Pendez Satan Rushdy » ou « Tuez le chien ».

S'il accepte, pendant quelques temps, de rester silencieux et invisible, son exigence de plus en plus impérieuse de reprendre la parole par des publications et des interventions publiques, ses appels à ne jamais renoncer au scepticisme, à l'irrévérence, à la satire et à la « jubilation impie » mais surtout son refus radical de retirer *Les versets...* lui attirent des

critiques acerbes, et pas seulement des religieux de tout bord. Il est qualifié par Roald Dahl de « dangereux opportuniste » ; John le Carré écrit que son refus de calmer le jeu en retirant le livre fait la preuve de son insensibilité ; peu à peu, émerge l'idée que l'homme lui-même est critiquable et mérite son sort, voire qu'il l'a recherché, ou qu'il en abuse. Un leader du parti Tory va jusqu'à le qualifier de « tout particulier salopard, dont la vie publique n'a été qu'une suite d'actes de trahison méprisables de la religion dans laquelle il a été élevé et de son pays et de sa nationalité d'adoption. » Pire : son traducteur italien est agressé à l'arme blanche ; son traducteur japonais meurt sous les coups de couteau ; son éditeur norvégien prend trois balles dans le corps.

Joseph Anton — le pseudonyme sous lequel il s'est caché pendant près de dix ans et qui combine les prénoms de Conrad et de Tchekhov — a eu le mauvais goût de ne pas céder sur son désir de redevenir Salman Rushdie. Il a fait sien ce *motto* trouvé chez Conrad : « *You must live until you die* ». Il a continué à écrire et a donné au monde, dans la plus belle langue qui se puisse imaginer, des contes aussi drôles, aussi merveilleux, aussi ironiques, aussi tragiques, aussi enchanteurs que *Le dernier soupir du Maure* ou *Shalimar le Clown*. Il vit. Il aime. Il voyage. Il parle. Il tweete. Il soutient publiquement que les religions sont des formes médiévales de déraison qui méritent notre irrespect intrépide.

Et même si la *fatwa* fut levée après dix ans, il est toujours sur la liste des « dix personnes recherchées mortes ou vives pour crime contre l'Islam » du magazine *Inspire*. Jusqu'à mercredi, Stéphane Charbonnier, dit Charb, y figurait aussi.

Long live Salman.

(1) : Ce texte a été rédigé à partir du récit fait par Rushdie dans ce livre ; traduit par nos soins.



Aux armes citoyens !

par Dominique Miller

Des hommes sont morts au combat pour que vive la République. Tel a été l'acte de bravoure de nos amis dessinateurs de *Charlie Hebdo*. Leur arme, cela a été remarqué par tous, était un crayon.

La psychanalyse ne peut que confirmer qu'un crayon, ou plus précisément un trait de crayon, est implacable. Le trait tiré est destiné à devenir marque. Le trait tiré fait mouche parce que, alors qu'il paraît inoffensif, il atteint sa cible.

Ce trait vaut, par sa seule existence. La surprise désormais est de mesurer qu'il peut à lui seul porter un message plus percutant qu'un discours. Le trait de crayon peut crier plus fort dans la mesure où, partie infime d'un discours élaboré, il en condense la substance la plus essentielle. Sa discrétion tranche avec l'envergure de son savoir. D'être ainsi tout autant allusif que synthétique lui confère un rôle décisif. Une frappe légère résonne d'un écho assourdissant.

Aussi leur trait a été interdit. Car tracer les caricatures de Mahomet est une frappe d'autant plus efficace que non seulement ça expose ce qui ne doit pas être représenté, mais surtout parce que c'est indélébile. Les discours changent. Pas les dessins. Leur acte politique tient au fait que ce trait demeure ineffaçable. Les dessinateurs le savaient. C'est tout à fait perceptible dans la vidéo qui fut faite le jour de la réunion de rédaction des couvertures des caricatures*. Ils ont rendu indélébile leur message de révolte, d'indignation contre l'usage terroriste qui est fait de la religion musulmane. C'est ce que la marque politique de leurs traits de crayon a inscrit, a écrit – et conservera pour toujours.

C'est bien là que leur acte politique est un acte de courage rare. Ils savaient que par ce simple trait de crayon, ils étaient des insurgés qui frappaient au cœur un système de répression extrême. Alors, oui, il est absolument juste et essentiel de dire que les dessinateurs de *Charlie Hebdo*, comme ceux qui étaient à leurs côtés, sont morts au combat pour défendre la République, car on attaquait son principe fondamental : la liberté d'expression.

*Voir LQ451 et <http://vimeo.com/116270107>



Satish Acharya, an Indian cartoonist, *The little weapon*

Le nom de Charlie

par Philippe De Georges

Depuis hier, 7 janvier 2015, Charlie est le nom le plus porté en France. C'est devenu en quelque sorte un nom commun. De quoi Charlie est-il le nom ?

Pas seulement d'un journal que je ne lisais pas et dont je n'appréciais pas la ligne : c'est le nom de celui qu'on tire à vue comme un lapin, qu'on abat d'une balle comme un chien. C'est aussi le nom de celui qui peut dire qu'il préfère mourir libre et debout, que de vivre à genoux. Et c'est devenu le nom de ceux qui refusent qu'on attente à la liberté d'opinion. En ce sens, c'est le nom du courage, « le courage de juger et de conclure », disait Lacan (*Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, p. 40), dont on aimerait pouvoir dire que c'est pour nous tous une vertu retrouvée.



Permettez-moi de revenir sur l'apologue des trois prisonniers, plus que jamais d'actualité. Ce petit texte a été écrit par Lacan aux lendemains de la dernière guerre, après un temps où, nous dit-il, régnaient les ennemis du genre humain. Il veut montrer, par une sorte de jeu ou de fable, comment un sujet seul, qui est comme tous les autres c'est-à-dire n'importe qui, peut décider après un bref instant de voir, comment choisir la voie juste, celle qui mène à la liberté. Il n'a besoin pour cela ni de talent particulier, ni de qualités exceptionnelles, mais seulement de l'exercice de sa capacité logique. La solution ne lui vient pas des autres. C'est plutôt sur l'hésitation des autres qu'il va pouvoir anticiper sa certitude et décider du pas qu'il doit franchir. C'est seul, sans aucun recours et surtout sans attente d'une reconnaissance d'autrui, qu'il peut résoudre l'énigme qui lui est proposée par le caprice de l'Autre et dire : « Je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme » (Lacan J., *Écrits*, p. 213).

Car en posant les choses en logique, le choix est simple. Comme aujourd'hui. Il y a la voie des replis identitaires, devant le monde qui change : c'est la voie le-peno-zemmourienne, de ceux qui dénoncent « le suicide français » et ont la nostalgie d'un âge d'or imaginaire... le temps béni des colonies ; et c'est la voie de l'islamo-fascisme qui a frappé hier. Je dis ce mot, parce qu'il n'y a eu que les nazis pour commettre dans les années trente des crimes comparables contre la presse.

En face, il y a ce devant quoi tous ceux-là tremblent et qui porte le beau nom de liberté. C'est notre choix.

Aujourd'hui comme au temps de Freud, liberté et psychanalyse sont indissociablement liées.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen**, **catherine lazarus-matet**, **jacques-alain miller**,
eve miller-rose, **eric zuliani**

édition **cécile favreau**, **luc garcia**, **bertrand lahutte**

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy**, **judith miller**

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

-pour Latigo, **Dalila Arpin** et **Raquel Cors**

-pour Caravanserail, **Fouzia Liget**

-pour Abrasivo, **Jorge Forbes** et **Jacques-Alain Miller**

diffusion **éric zuliani**

▪designers **viktor&william francoizel** vwfcbzl@gmail.com

▪technique **mark francoizel & olivier ripoll**

▪médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : **éric zuliani**

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : **gil caroz**

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : **oscar ventura**

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.